

État des études sur la pensée japonaise en France

Frédéric GIRARD

Les études sur l'histoire de la pensée japonaise en France sont assez mal desservies. Il y a à cela plusieurs raisons qu'on peut essayer de circonscrire, de façon non exhaustive. A l'orée des temps modernes, où l'étude scientifique des pays orientaux s'est fait jour, le Japon a surtout retenu l'attention des observateurs par son exotisme, des voyageurs diplomates ou occasionnels retenant les curiosités et les différences du comportement, des coutumes et des croyances des Japonais, sans vraiment se soucier de faire une description objective des phénomènes qu'ils observaient. A cet intérêt initial orienté vers l'exotisme vient s'ajouter l'absence presque totale de cadre institutionnel dans lequel les études japonaises prenaient place. L'École des langues Orientales cherchait à former des diplomates interprètes en japonais plus que des japonologues. De fait, les études japonaises étaient en France, au XIX^e siècle, un parent pauvre en regard des études indiennes et chinoises, où des travaux d'excellente qualité dans le domaine de la civilisation, religion et philosophie comprises, voyaient le jour. Le Japon ne s'était pas vu reconnaître le statut d'une grande civilisation porteuse d'une pensée ou d'une philosophie spécifique qui mérite l'attention des savants, comme ses voisins; c'est sa langue, sa littérature et sa religion qui faisaient presque exclusivement l'objet des études. Il suffit de voir les quelques maigres lignes que consacrent encore au Japon, au XX^e siècle, des auteurs extérieurs au domaine japonologique, mais bienveillants, comme Paul Masson-Oursel ou René

Grousset, dans leurs histoires de la philosophie extrême-orientale. C'est un fait aussi que la pensée classique japonaise a, en France moins qu'ailleurs et plus tardivement qu'ailleurs (en comparaison avec l'Angleterre, l'Allemagne, ou les États-Unis, par exemple), fait l'objet d'investigations qui se seraient concrétisées par des traductions, des études et des historiques.

À ces aspects circonstanciels, s'ajoute un autre qui touche le fond de la question: la difficulté intrinsèque que l'historien des idées a à appréhender le sujet. Ce qu'on entend par «pensée japonaise» ne se manifeste, en règle générale, pas directement par des modes d'expression langagiers, conceptuels ou représentatifs à l'aide d'éléments purement autochtones. La plus grande partie de ces modes d'expression sont empruntés à l'étranger, langue, notions, manifestations matérielles, etc., en l'occurrence principalement le Continent — la Chine et la Corée —, puis l'Occident, à deux reprises, aux XVII^e–XVIII^e siècles, aux XIX^e–XX^e siècles. Il n'en va pas de même de l'Inde ou de la Chine, où les systèmes philosophiques et religieux ont été sécrétés sur leur sol même: l'hindouisme, le bouddhisme, le taoïsme, le confucianisme. Ces éléments étrangers sont sélectionnés et utilisés partiellement, non sans des déformations, par les Japonais. Il est donc rare que le japonologue se trouve en face d'élaborations purement locales, jusque et y compris le shintō. Une tentative dans ce sens a néanmoins été entreprise non sans audace ni courage, ni non plus sans quelque résultat, par Motoori Norinaga, à l'époque d'Edo. Cependant, l'entreprise garde quelque arbitraire et artifice et les résultats en sont assez contestables dès qu'on y regarde de près, hormi même le fait que l'idée d'un Japon «pur» n'est peut-être qu'une vue de l'esprit, sinon le produit d'une idéologie. En revanche, le japonologue se trouve confronté à des mixtes, composés d'éléments locaux et importés. Il lui importe de débrouiller dans les éléments importés, ce qui revient à l'original et ce qui a été transmis sur place, avant de se faire une idée d'ensemble des procédés d'utilisation et donc des modes de pensée mis en place au Japon. Cette procédure scientifique requiert, non seulement des connaissances s'étendant à plusieurs domaines géographiques, mais également des procédés d'analyse demandant au moins deux temps, une prise de connaissance des données, un décantement pour abstraire les éléments purement japonais. Ce deuxième temps est nécessaire pour ne pas tomber dans des travers d'analyses qui conduisent à ne voir dans un courant japonais que

le prolongement d'un courant continental, et à en mésestimer l'originalité, sinon à le déprécier complètement.

Qui penserait, par exemple, sérieusement à attribuer une pensée philosophique ou religieuse au prince Shōtoku, avant d'avoir fait au préalable une critique textuelle des ouvrages ou des traités qui lui sont attribués, comme les Commentaires aux trois sutra ou ce qu'on appelle sa Constitution? N'est-ce pas en sacrifiant délibérément la vérité historique qu'on retracera dans un descriptif de ces textes considérés comme reflétant la «pensée» du prince, dont on acceptera sans beaucoup d'esprit critique l'image d'un héros civilisateur, champion des Lumières, fondateur du bouddhisme ou du shintō, ou du syncrétisme shintō-bouddhique? Un esprit méthodique et scrupuleux peut-il prendre pour argent comptant de tels textes? Ne se demandera-t-il pas au préalable qui est le rédacteur de ces textes, quelle en est la part d'imitation ou de copie de textes continentaux, quelle en est la part d'utilisation faite réellement au Japon? Autant de questions guidées par l'esprit critique, qui peuvent réduire le savant, pour un temps, à un silence éditorial. De façon plus générale, on se demandera dans quelles conditions et par qui sont élaborés les ouvrages considérés comme porteurs de pensée: sont-ils rédigés par un seul personnage ou sont-ils le produit d'un groupe d'individus formant une école ou se réclamant d'une lignée? L'importance au Japon de ces idées d'écoles et de lignées n'oblige-t-elle pas à minimiser, sinon à oblitérer, la notion d'«authorship» qui, pour nous, est presque toujours indissociable de celle de «pensée» ou de «philosophie», considérées comme le produit d'un esprit avant tout autonome et libre, s'affirmant en tant que tel? L'effacement relatif des auteurs, à quelques exceptions près, devant leur production n'a-t-il pas constitué pour les interprètes occidentaux un obstacle qui l'ont obligé à de longs et nombreux détours pour aborder les œuvres et les appréhender correctement?

Ce retard des études sur la pensée japonaise en France n'est peut-être pas que le résultat d'un manque d'intérêt, d'une lenteur, ou d'une négligence. Il pourrait aussi provenir d'une méthodologie qui met du temps à fructifier en résultats tangibles immédiats. Le scrupule avec lequel procèdent les historiens et les philologues, porteurs d'une langue abstraite et conceptuelle comme l'est le français, s'il n'est pas propice à donner des descriptifs synthétiques, rapides facilement assimilables par les lecteurs empressés d'avoir des connaissances globales, ou de se donner le sentiment d'avoir acquis de telles connaissances. Le scrupule scientifique de

savants formés dans le système français peut-il se satisfaire de survols somme toute assez superficiels? Il est possible, sinon probable, que cette lenteur apparente à mettre en évidence des résultats dans le domaine concerné ne corresponde par un certain côté qu'à un détour et qu'à une démarche, qui passe par l'examen honnête et scrupuleux des textes et des documents allégués. Sous cet angle, ne peut-on pressentir que des résultats dans ce domaine sont à attendre pour un temps non éloigné, qui se font déjà sentir? De fait, de nombreux éléments pour constituer une histoire de la pensée au Japon se trouvent dispersés ou épars dans des travaux et des publications; mais ceux-ci touchent des domaines très variés: l'histoire, l'histoire des religions, la littérature, l'histoire de l'art, l'archéologie, la philologie, etc.?

RELIGIONS ET BOUDDHISME

Époque pionnière

Les témoignages des missionnaires, notamment jésuites, et des européens, des XVII^e et XVIII^e siècles, ont décrit les croyances japonaises, singulièrement le bouddhisme qu'ils ont relevé en ordre principal, comme relevant d'une religion païenne idolâtre. Selon eux, elle professe une doctrine qui admet un principe (*dōri*, *genri*, terme traduisant *shimnyo*, la talité, la vraie manière d'être des choses) auquel tout retourne, mais principe qui est du néant (*kyomu*, terme traduisant de façon erronée *nirvāna*); et ils ont porté en Europe une image négative et déformée du bouddhisme. Parmi ces témoignages, on peut noter celui de la Controverse de Yamaguchi entre le jésuite Cosme de Torres, et les moines Zen, les shākyamunistes de la secte Hokke et les amidistes de la secte Ikki. L'histoire de ces infléchissements dans le sens d'une interprétation nihiliste a été faite de façon critique par Roger-Pol Droit dans son étude, *Le culte du néant*, et le livre de Nishitani Keiji, *Qu'est-ce que la religion?*, (1961) montre précisément que la vacuité bouddhique représente une alternative au nihilisme contemporain. Il ne s'est agi que d'une première approche.

Les missionnaires, principalement jésuites, ont cependant eu le mérite d'avoir mis en évidence que le courant religieux le plus important était le bouddhisme, sous les formes du Zen et de l'amidisme, amidisme qui jouait un rôle de premier plan dans l'idéologie politique du régime des

gouvernants, les Tokugawa, comme cela apparaît de mieux en mieux par l'exhumation de documents appartenant à cette famille, et qui étaient en partie restés occultés. Pour cette période, Mme Minako Debergh a effectué des travaux historiques touchant le cathéchisme, la cartographie et l'iconographie, qui intéressent de près les conceptions religieuses.

L'intérêt proprement scientifique pour le bouddhisme japonais a débuté avec la mission au Japon en 1876 d'Émile Guimet. La chance de Émile Guimet a été de se trouver au Japon à un moment où le bouddhisme était proscrit (c'est le mouvement appelé *haibutsu kishaku*) et par conséquent de pouvoir se procurer des pièces iconographiques à très bon prix. Mais son génie a été d'avoir eu un esprit de système remarquable et d'avoir choisi de collectionner des pièces, non nécessairement précieuses au sens matériel, mais représentatives de toutes les sections significatives du panthéon bouddhique japonais, comprenant également à leur place des pièces relatives au shintō. Là où les missionnaires voyaient une profusion confuse d'idoles, lui y a vu l'architecture mentale de ce panthéon qui reproduisait la structure mentale de la religiosité des Japonais. Il a également eu l'idée de dialoguer avec les représentants des principales sectes bouddhiques ainsi qu'avec les prêtres shintō, sur des questions philosophiques et religieuses, comme l'origine de la création du monde, l'ordre cosmique, la destinée de l'âme, les rapports entre dieux shintō et les Buddha ainsi que les bodhisattva, les textes canoniques.

Le passage de moines japonais à Paris a permis de mieux faire connaître le bouddhisme japonais en France et à susciter son étude. Mentionnons que le long séjour de Fujishima Ryōun, moine de la secte Jōdo shinshū, envoyé par Takakusu Junjirō, de la même secte, pour en propager les enseignements, s'est soldé par une présentation des écoles bouddhiques japonaises dans *Le bouddhisme japonais, Doctrines et histoire des douze grandes sectes bouddhiques du Japon* (1889) (postface par Bernard Frank, en 1982). L'ouvrage dont le caractère scientifique est assez faible, car il suit des catégorisations artificielles éloignées de la réalité, a néanmoins contribué à donner une idée du bouddhisme japonais en France. Sur le même modèle, un conservateur du Musée Guimet, Alfred Milliaud, a entrepris de traduire le *Hasshū kōyō* du moine Gyōnen, travail qu'il n'a pu mener à bien, *Esquisse des huit sectes bouddhistes du Japon* par Gyau-nen, de la secte Kegon (1289 ap.J.C.O., Revue d'histoire des religions, 13e année, t.25 et 26, 1892). Le même Milliaud a fait aussi, en collaboration avec le grand spécialiste du christianisme au Japon, Ebisawa

Arimichi, une traduction du Résumé des croyances de la mauvaise religion du moine Zen Sessō Sōsai, qui est une réfutation en forme du christianisme rédigé vers 1648 et, en tant qu'il donne le point de vue bouddhique sur la religion étrangère, il est une très bonne présentation des doctrines et des croyances bouddhiques dans l'état où elles étaient au XVII^e siècle (*Revue d'histoire des religions*, 16^e année, t.32, 1895).

On doit également faire mention de Japonais, de passage en France pour de plus ou moins longs séjours, qui ont apporté des contributions dans le domaine. Le long séjour de Tajima Ryūjun, moine Shingon du Kōya-san, venu étudier auprès de Sylvain Lévi, a produit à deux ouvrages qui sont restés longtemps des classiques en la matière et gardent encore toute leur valeur en ce qui concerne les descriptions des doctrines, des rituels et du symbolisme de l'ésotérisme bouddhique de la tradition du Shingon, bien qu'ils souffrent d'un certain manque d'objectivité historique et scientifique: *Étude sur le mahāvairocana* (1936) et *Les deux grands mandala et la doctrine de l'ésotérisme Shingon* (1959).

La traduction d'ouvrages a également eu une influence sur l'intérêt porté au bouddhisme japonais au cours de cette époque, notamment au Zen et au Jōdo shinshū. Mentionnons :

- ♦ *La Voie des guerriers (bushidō)* de Nitobe Inazō, qui a enseigné à l'Université de Genève avant Yanagita Kunio à la fin du XIX^e siècle, inaugurant une chaire d'étude du bouddhisme qui se perpétue jusqu'à maintenant, et a notamment été illustrée par Paul Oltramare et Robert Heinemann. Le livre de Nitobe met l'accent sur l'influence du Zen sur le *bushidō*, en concordance avec des éléments confucianistes et shintō.
- ♦ *Le Livre du thé (Cha no hon)* de Okakura Tenshin (1912), qui veut se fonder sur une esthétique Zen, en y adjoignant des éléments venant du shintō et du confucianisme, se voulant une synthèse des traités antérieurs depuis l'époque des Guerres Civiles.
- ♦ *Shinran et ses disciples* de Kurata Hyakuzō (1932), qui présente sous une forme romancée la vie et les doctrines du Jōdo shinshū.

Le spécialiste en études chinoises et bouddhiques, Paul Demiéville, suisse d'origine, qui a séjourné à la Maison Franco-Japonaise avant la guerre, auteur de nombreux ouvrages et articles, connaisseur également de la langue japonaise, a été le premier rédacteur en chef du *Hōbōgirin*, *Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japo-*

naises. Cette entreprise, initiée à l'époque de Claudel et de Sylvain Lévi, se proposait de restituer des originaux indiens perdus à travers les sources existantes, notamment grâce aux traductions en chinois de Kumārajīva (Lotus), de Xuanzang (*vijñānavāda*) ou de Yijing (ésotérisme), à une époque où du côté japonais on avait constitué le remarquable instrument de référence qu'est le Canon bouddhique de l'ère Taishō (*Taishō shinshū daizōkyō*) et où l'on confectionnait les deux outils de travail irremplaçables que sont les encyclopédies de Mochizuki Shinkō (*Bukkyō daijiten*) et de l'Université Ryūkyō (*Bukkyō daijii*). L'encyclopédie se fonde sur des manuscrits rédigés par des savants japonais, traduits ou repris par des rédacteurs francophones, comme Akamatsu Gyōnen. Le travail s'appuie donc sur les sources premières, qu'on analyse de façon critique, ce à la suite de quoi on en fait la synthèse.

Demiéville a lui-même laissé des travaux touchant la japonologie: son énorme article «Byō» du *Hōbōgirin* traite de la médecine japonaise dans ses rapports avec le bouddhisme, son article sur la musique Cam (vietnamienne) au Japon intéresse l'histoire de la musique de cour et religieuse du gagaku; il a laissé une étude originale sur les poèmes de la fin (*yuige, jise no ge*) et chez les moines en Chine et chez les moines au Japon (1976), qui montre qu'il s'agit d'un usage répandu dans les milieux monastiques qui s'est par la suite généralisé jusque dans les milieux de cour. Un compte rendu du *Zen and Japanese Culture* de Suzuki Daisetsu montre combien il s'intéressait au Japon et savait porter des jugements judicieux et critiques jusque dans ce domaine.

Johannes Rahder, un savant hollandais rédigeant son travail en français, est l'auteur d'articles du *Hōbōgirin* (*bonno, bodai*) et d'une étude sur la carrière du saint bouddhique d'après le Sutra des dix terres (*Daśabhūmika-sūtra*); bon japonaisant, il a également laissé des travaux sur le *Gukanshō* de Jien.

Noël Péri (1865–1922), ancien missionnaire, professeur de piano et de théorie musicale à l'Université des arts de Tokyo (Geidai), membre de l'efeo. Il s'est fait connaître par des travaux de premier plan sur le Nō, des personnages du panthéon bouddhique comme Hārītī (Kishimojin) et Maitreya, à partir des travaux de Matsumoto Bunzaburō, et des travaux d'histoire religieuse, comme celle sur Kyōjō du Mii-dera et le Kōzan-ji, dans un article du Journal Asiatique de 1920, *Un texte persan retrouvé au Kōzan-ji*, qui explique l'extraordinaire itinéraire d'un texte d'Asie centrale ramené de Chine par le pèlerin Kyōjō. Il a également laissé une étude sur

la gamme japonaise, se fondant sur la musique du Gagaku telle qu'elle était pratiquée au Tōdai-ji de Nara.

Les études sur le bouddhisme japonais ont véritablement commencé avec Gaston Renondeau (1879–1967), général des forces blindées mobiles, avant puis après la deuxième guerre mondiale, lorsqu'il était conseiller militaire à l'ambassade de France au Japon. Il a consacré ses loisirs à étudier *La doctrine de Nichiren (Kaimokushō, Kanjin honzon shō, Shōhō jissō shō, Somoku jōbutsu kuketsu, Shukun no mimi ni kono hōmon wo ire yodōzai wo manukaruru koto, Hokke shuyō shō, 1953)*, sortant l'étude de ce personnage haut en couleur de l'hagiographie ou de l'image fidéiste encore aujourd'hui attachée à lui; l'histoire des mouvements de moines guerriers dans le Japon médiéval, *Histoire de moines guerriers du Japon*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, 1957 — Demiéville a écrit une postface à cette étude sur la justification d'une guerre sainte ou juste du point de vue bouddhique, qui intéresse de près l'histoire japonaise. À partir de là, il s'est intéressé de façon plus large au bouddhisme dans ses liens avec la civilisation japonaise: *La date de l'introduction du bouddhisme au Japon*, T'oung Pao, 1959; le *shugendō* du point de vue des pratiques et de l'arrière-plan doctrinal, *Le Shugendō, histoire, doctrines et rites des anachorettes dits Yamabushi*, Cahiers de la Société Asiatique, 1965; une présentation du bouddhisme japonais médiéval par des traductions de textes, *Hōnen, Shinran, Nichiren et Dōgen: Le bouddhisme japonais, textes fondamentaux de quatre grands moines de Kamakura (Ichimai shigonm Tannishō, Risshō ankokuron, Shōbōgenzō zuimonki)*, une présentation générale de l'histoire du bouddhisme japonais, *Le bouddhisme japonais* (revu par Bernard Frank) 1970; une *Anthologie de la poésie japonaise classique*, qui inclut des pièces bouddhiques; enfin, un choix de pièces de Nō ainsi qu'une étude sur l'influence des doctrines du bouddhisme sur les pièces de Nō: *Le bouddhisme dans les Nō*, 1965.

Bernard Frank (1927–1996) s'est en particulier intéressé aux fondements théoriques de la présence réelle des personnages dans les icônes et images, ainsi qu'aux divers niveaux d'expressions et de manifestations de ces personnages, à travers les idées de *honji suijaku* et de double vérité, si intrigante pour les non-japonais:

Selon celle-ci [cette conception de la Double Vérité], les êtres étaient, à la fois, relativement existants du point de vue des liens karmiques qui les unissaient, et non existants car, en fin de compte, Vacuité pure. Il n'en allait pas différemment des buddha et autres vénérés, quels qu'ils

fussent, auxquels la pensée du fidèle donnait ce qu'on peut appeler une «consistance relationnelle» capable d'action jusque dans le monde physique, alors qu'ils n'étaient dans la «Réalité vraie», comme le fidèle lui-même, que Vacuité.

Dans sa méthode, il veut se mettre à la place de l'autre, de l'objet étudié — c'est une méthode empathique et quasi-phénoménologique qui consiste à croire provisoirement réellement que les esprits existent et agissent, qu'ils résident réellement dans les icônes — et sur cette base qui veut trouver un système d'explication scientifique satisfaisant.

Études actuelles

Pour en venir à la génération actuelle, mentionnons plusieurs noms de spécialistes. Hartmut Rotermond, directeur d'études à l'EPHE, section des sciences religieuses, ainsi que du Centre de recherche sur les traditions et religions populaires du Japon. Il a fait des travaux sur le milieu socio-religieux des Yamabushi et du fondateur du *shugendō*, En no Gyōja, sur le syncrétisme shintō-bouddhique du Moyen-Âge (*shinbutsu shugō*) et a traduit dans cette optique le recueil d'anecdotes de Muju, le *Shasekishū*, véritable miroir des croyances de l'époque. Il a traduit un journal de pèlerin du shugendō de l'époque d'Edo. Il s'est intéressé à la magie verbale, aux théories du *kotodama* et de l'équivalence entre *waka* et *dhāraṇī*. Son travail, centré sur les traditions populaires, s'attache, dans plusieurs ouvrages et articles, à dégager les catégories de la pensée religieuse japonaise ancienne jusqu'à l'époque moderne («Croyances du Japon ancien»; *La Sieste sous l'aile du cormoran et autres poèmes magiques*, etc.). Un ouvrage collectif, *Religions, croyances et traditions populaires du Japon* (2000) fait une mise au point à la fois ouverte et synthétique, fondée sur des textes couvrant l'époque ancienne, de ces catégories et représentations religieuses (l'énergie de la parole, la cristallisation des esprits vitaux, le rapport homme-nature, l'au-delà, etc.), à l'aide de contributions d'auteurs dont certains sont mentionnés ci-après.

Jean-Nöel Robert, Directeur d'études à l'EPHE, section des sciences religieuses, est spécialiste des doctrines du Tendai. Il a écrit *Les doctrines de l'école japonaise Tendai au début du IXe siècle*, *Gishin* et le *Hokkeshū gi shū* (1990). Il a traduit le *Sutra du Lotus* dans la version de Kumārajīva. Il semble travailler actuellement sur les discussions doctrinales (*rongi*) au sein du Tendai japonais et a fait paraître une traduction des poèmes religieux

(*dōka*) du moine Jien. Son travail a porté principalement sur l'étude des doctrines bouddhiques du Japon ancien, sous leur aspect scolastique.

Les études sur l'amidisme, qui est l'une des formes les plus spécifiques qu'ont prises les croyances religieuses au Japon, sont illustrées par une série de travaux. Ōtani Chōjun, moine du Hongan-ji, a présenté des textes de Shinran, dans ses *Pages de Shinran* (*Shinran shōnin-shū*, 1969: *Shōshin nenbutsu-ge*; *Shōzō mappō wasan*), et a abordé le problème de la foi et de la pratique chez Rennyo à travers ses lettres, *Ofumi* (1991). Le point de vue de l'auteur, lui-même moine du Shinshū, est pour ainsi dire celui d'une lecture intimiste des écrits de ces religieux.

Le P. Léo Lee, auteur d'une monographie sur le moine coréen Wōnhyo, s'est attaché à montrer l'influence du *nenbutsu* de Wōnhyo, pratiqué avec une callebasse-microcosme (*hyōtan*) et des instruments de percussion, sur celui de la tradition «populaire» de Kūya et de Ippen. Ses recherches mettent en parallèle, de façon significative, des pratiques qui s'ancrent dans les traditions autochtones avec des schémas de pensée et des conceptions religieuses touchant à la cosmologie et aux représentations mentales.

Dennis Gira, professeur à l'Institut catholique de Paris, a reçu une formation théologique chez les Jésuites au États-Unis et s'est par la suite établi en France. Il a rédigé sa thèse, soutenue à Paris, sur *Le sens de la conversion chez Shinran* (1985), dans laquelle il analyse les notions de *eshin*, conversion, de *ōchō*, saut transversal, c'est-à-dire de saut direct et inconditionné dans l'absolu, de *seishin*, pensée sincère. Il a effectué une étude sur la commémoration de Buddha (*nenbutsu*) à l'article de la mort chez Genshin. Actuellement il donne des cours d'introduction au bouddhisme et tient un séminaire de théologie et de religion comparées du bouddhisme et du christianisme.

Alain Grappard, parti d'un travail sur le traité de Kūkai, *La vérité finale des trois enseignements* (*Sangō shiki*), s'intéresse actuellement au syncrétisme shinto-bouddhique ainsi qu'aux écoles du shintō, dont celle de Yoshida, et poursuit des travaux sur des formes de cultes populaires et leurs élaborations théoriques au Japon.

Le Zen

La personnalité de Dōgen commence à attirer l'attention, non plus seulement comme «maître spirituel» ou comme «philosophe» avant la lettre, images qui sont tributaires d'une certaine méconnaissance de l'histoire

ainsi que de la pensée bouddhique, mais pour elle-même, à travers plusieurs approches. L'intérêt prépondérant semble être celui pour la pensée même de Dōgen.

Hoang Thi Bich est l'auteur d'une étude et traduction du *Gakudō yōshinshū*, 1973, qui est un travail philologique de présentation générale de Dōgen, de ses sources littéraires et de ses conceptions, sans prétendre l'insérer dans un cadre historique ou philosophique.

Bernard Faure, initialement formé au Japon par Yanagida Seizan, est l'auteur de travaux sur le bouddhisme Zen japonais (*Dōgen*, la *Darumashū*) et surtout sur le Chan chinois ainsi que d'études générales sur le bouddhisme ou sur des thèmes particuliers où il est fait référence au Japon (la toge monastique, la mort, les reliques, la sexualité, etc.). Son premier travail, qui porte sur Dōgen (1986), présente plusieurs sermons du *Shōbōgenzō*, et est précédé d'une introduction plantant les positions de Dōgen. Ses traductions se fondent sur équivalences fidèles et réfléchies et donnent des textes de Dōgen, même les plus arides, une lecture intelligible pour le lecteur français. Melle Yoko Orimo, auteur d'une thèse sur Dōgen, a réalisé une traduction d'un sermon de Dōgen sur la galette de riz en tableau, *Gabyō*. Pierre Nakimovitch a réalisé une étude très détaillée et érudite sur le sermon, «Nature de Buddha» (*Bussbō*) de Dōgen (1998). Il propose de ce texte une lecture qu'on pourrait qualifier de «phénoménologiques», qui suppose en arrière-fond une compréhension intime et plénière de la pensée de l'auteur abordé. Le résultat en est une lecture agréable, aidée par un langage élégant et intelligible, qui peut parfois néanmoins dérouter le lecteur non philosophe. Plusieurs opuscules de Dōgen ont été traduits en français: mentionnons par exemple les *Instructions au cuisinier zen* de Jeanine Coursin (1994), qui mettent en avant l'importance du travail quotidien et de la vie ordinaire dans les écoles Zen.

Mme Michiko Ishigami-Iagolnitzer adopte les perspectives de la philosophie comparée, qu'elle applique par exemple à Montaigne et Yoshida Kenkō. Elle a réalisé une étude détaillée sur Ryōkan moine Zen, en prenant pour point de départ sa poésie chinoise et japonaise, interprétée du point de vue des doctrines bouddhiques. M. Alain-Louis Colas a consacré une étude, agrémentée de traductions élégantes et raffinées, des poèmes de religieux appartenant au courant Zen des cinq Montagnes. Très soucieuses de style, ces traductions initient à la rhétorique des moines-lettrés qui font usage de métaphores poétiques et religieuses pour exprimer le contenu de leur expérience religieuse. Pierre Marsonne, historien spé-

cialiste du taoïsme chinois, est l'auteur d'une traduction annotée du traité sur le Zen de Eisai/Yōsai, le *Kōzen gokokuron*, 2003.

Je ne mentionne pas ici les nombreux ouvrages qui touchent de près ou de loin au Zen japonais, dont le caractère, soit confessionnel soit non-scientifique, débordent notre cadre.

PENSÉE AUTOCHTONE

François Macé, professeur à l'INALCO, donne des cours et anime des séminaires sur la pensée japonaise qui portent sur ses domaines de spécialité, le shintō ancien et moderne ainsi que le courant des études nationales (*kokugaku*) à l'époque d'Edo, ou sur des thèmes plus spécifiques. D'un point de vue historique, il s'attache à l'étude de cas concrets où il a été fait appel aux éléments de croyance autochtones, comme les funérailles impériales dans l'antiquité, celles de Tokugawa Ieyasu, l'analyse de séquences mythiques du *Kojiki*, l'exégèse du *Nihonshoki*, ou la constitution d'un shintō d'État à l'époque Meiji-Taishō. Ses travaux posent le problème même de la signification de ce qu'est le shintō, courant perçu un peu rapidement comme étant représentatif de conceptions «primitives» et purement locales qui remonteraient jusqu'aux origines du Japon.

Alain Rocher a abordé l'étude de la mythologie japonaise sous un angle structuraliste et poursuit des travaux qui touchent aux systèmes de représentations dans le Japon ancien. Il a entrepris avec François Macé une traduction commentée du *Kojiki*.

Josef Kiburz, attaché de recherches au cnrs, se penche sur les représentations religieuses du Japon ancien et moderne, en faisant appel à l'occasion à ses connaissances sur les croyances religieuses coréennes. Il se penche actuellement, à l'aide de la méthodologie mise en œuvre dans les sciences cognitives, sur les représentations du corps.

Simone Mauclair, ethnolinguiste de formation, a entrepris une approche de la question de l'«être», dans un de ses travaux, par une analyse des concepts du «réel» et du «phénoménal» («L'être, l'illusion et le pouvoir»). À partir de notions telles que *tama*, *mono*, *mi*, de manifestation et présence divines, ou les expressions de la sacralité, et à travers des enquêtes dans les textes comme sur le terrain rituel, elle tâche de montrer comment les Japonais ont pu avoir une appréhension de ce que nous appelons l'

«être». L'entreprise, audacieuse en elle-même, n'est pas sans concerner l'historien de la philosophie, puisqu'elle déborde le cadre strict des enquêtes portant sur le seul domaine de l'histoire contemporaine où le concept d'être a été importé de l'extérieur, et tente d'en cerner les contours sans limitation a priori langagière. De telles recherches, qui proposent une perspective diachronique, pourraient être doublées d'enquêtes philologiques et historiques qui mettraient en valeur les filiations d'idées.

Jean-Pierre Berthon a adopté les nouvelles religions comme champ d'étude des religions japonaises et des mouvements utopistes. Il est notamment l'auteur d'un ouvrage sur la secte Tenri, du point de vue de l'anthropologie religieuse.

LITTÉRATURE

Dans le domaine de la littérature, Jacqueline Pigeot, auteur de *Michiyukibun* (1982) s'est attachée notamment à l'étude de la poésie bouddhique sur le thème du voyage et de l'impermanence, ainsi qu'à la poétique japonaise, sous un angle littéraire et formel qui épouse au plus près, dans ses analyses, les formes prises par l'expression poétique, tout en tenant largement compte de la critique littéraire occidentale. Elle s'est également penchée, seule ou en collaboration avec le littérateur Maurice Pinguet, sur le phénomène si frappant et particulier au Japon de la «mort volontaire».

François Lachaud poursuit des travaux qui couvrent à la fois la littérature et le bouddhisme, deux domaines qui se chevauchent assez fréquemment dans l'histoire japonaise. Il a entrepris des recherches sur le macabre et le morbide, en examinant par exemple le cas de la «méditation sur l'horrible», à travers la littérature ancienne et moderne, jusqu'à notamment Kōda Rohan. Hubert Durt, qui est à l'origine un spécialiste de la vie communautaire et du bouddhisme sous l'empereur Asōka, étudie des paradigmes bouddhiques qui parcourent l'histoire japonaise. Il a examiné de ce point de vue la vie de Shōtoku Taishi comme un calque de celle d'Asōka, et le thème du «complexe d'Ajase» au Japon; il a aussi laissé des travaux sur les études indiennes à l'époque de Nara.

Anne Bayard Sakai est l'auteur d'une étude sur le *rakugo*, qu'elle envisage sous l'angle de l'art du discours et de la représentation théâtrale, des

formes langagières qu'il utilise, et qui sont révélatrices de l'univers mental de l'ensemble que forme l'auteur, le conteur, et l'auditeur, ensemble devenu entièrement profane dans le *rakugo* mais qui a ses origines dans l'art de conter propre aux prédicateurs religieux depuis le XIII^e siècle. Ses recherches, qui accordent une grande place à la critique littéraire occidentale prennent de façon privilégiée pour matériaux des textes de la littérature moderne et pré-moderne qui, à certains égards, sont parfois plus révélateurs de schèmes mentaux que des ouvrages de pure tradition philosophique ou intellectuelle.

ÉCOLE SUISSE

Une école genevoise a été inaugurée par Nitobe Inazō dans les années 1880, penseur qui a cherché à donner des fondements doctrinaux au bushidō dans le bouddhisme Zen et à l'éthique confucianiste du devoir (*giri*) et des sentiments (*ninjō*).

Robert Heinemann, professeur honoraire à l'Université de Genève, a entrepris des études sur l'ésotérisme Tendai (*taimitsu*), sur les mandala japonais ainsi que sur les *dhāraṇī*. Il s'est intéressé à la philosophie et la théorie du langage chez Dōgen, en rapport avec la structure métaphysique du monde et de l'être qu'il entrevoit chez ce penseur, dans le prolongement d'une étude sur le concept de «voie» dans le bouddhisme du Grand Véhicule. Il est également l'instigateur de présentations originales de l'histoire de la pensée bouddhique au Japon, dont il n'a fait bénéficier le public que d'une petite partie.

Jérôme Ducor, qui est lui-même moine du Shinshū, est un spécialiste de l'histoire de cette école au Japon. Il a donné une nouvelle traduction annotée du *Tannishō* attribué à Shinran, les *Notes déplorant les divergences* (1983); il a étudié la vie et l'œuvre de Zonkaku, religieux bouddhiste japonais du XIV^e siècle, avec la traduction de ses mémoires, *Ichigoki* (1993). Il est actuellement conservateur de la section japonaise du Musée ethnographique de Genève et donne des cours d'initiation au bouddhisme japonais à l'Université de Lausanne.

Michel Mohr est l'auteur d'une étude sur *Traité sur l'inépuisable lampe du Zen* d'un disciple de Hakuin, qui a organisé la tradition préexistante du kōan en un système à cinq degrés, Tōrei (1721–1792), étude publiée en 1997 en Belgique. Ce travail, riche en informations sur l'époque, met en

évidence comment la pratique du kōan s'organisait et s'organise encore – concernant le kōan, la tradition japonaise puise principalement chez Hakuin — autour d'un système de pensée à la fois théorique et pratique, et montre comment les conceptions bouddhiques se trouvaient fréquemment imbriquées avec des éléments de croyances locales. L'auteur a travaillé sur le bouddhisme Zen de l'époque d'Edo et sur l'histoire du bouddhisme contemporain au Zengaku Kenkyūjo, de l'Université Hanazono, sous la direction de Yanagida Seizan.

Urs App, spécialiste du Chan chinois, a effectué des travaux japonologiques sur le remarquable encyclopédiste Rinzai de l'époque d'Edo, Mujaku Dōchū, ainsi que sur Saint François Xavier au Japon. au même Zengaku Kenkyūjo.

ESTHÉTIQUE

Les études sur l'esthétique ont été abordées sous plusieurs angles. Vera Linhartova, conservatrice au Musée Guimet, s'intéresse à l'étude des principes esthétiques, et c'est de ce point de vue qu'elle se penche sur certains textes de Dōgen, sur le courant artistique provenant de la secte Ōbaku à l'époque d'Edo. Elle est l'auteur d'un recueil de textes théoriques japonais touchant la peinture et les domaines connexes, *Sur un fond blanc* (1996). Tamba Akira, lui-même compositeur et élève d'Olivier Maessian, après s'être intéressé à la structure musicale du Nō, a fait une étude sur «La théorie et l'esthétique musicale japonaise du 8^e au 19^e siècles» (1988), ouvrage très riche et dense qui aborde les divers genres musicaux, leurs fondements théoriques à travers les systèmes tonals, les échelles musicales, le rythme et le temps, en esquissant des comparaisons avec la musique grecque, chinoise et européenne. C'est donc sur des bases très techniques qu'il aborde la question du jugement esthétique en matière musicale les principes de l'esthétique du *jo-ha-kyū*, eux-mêmes comparés avec d'autres arts japonais.

Dans une étude de grande sensibilité sur «Les sources spirituelles de la peinture de Sesshū» (1998), Tsukui Hiromi envisage l'art pictural de la figure de Sesshū, du point de vue de ses formes d'expression, de sa distanciation progressive en regard de la peinture chinoise. De manière à dégager les éléments théoriques qui sont implicitement engagés dans son œuvre, elle a entrepris des recherches, conscientes ou non, sur les sources

de l'artiste dans la cosmologie chinoise issue du confucianisme des Song ainsi que dans le bouddhisme Zen.

Michel Vieillard-Baron a présenté une traduction annotée et introduite du fameux traité sur l'art des jardins, le *Sakuteiki*, qui innove heureusement dans un domaine où l'on voulait longtemps se passer de la connaissance de la langue.

ÉPOQUE D'EDO

Madame Annick Horiuchi-Baba, chercheuse qui a une double formation de mathématicienne et de japonologue, aborde des champs d'études sur l'histoire intellectuelle de l'époque d'Edo, qui se signale par une singulière difficulté d'approche, linguistiquement et du point de vue des problématiques, souvent esquivées ou simplifiées. Les recherches qu'elle a entreprises sur les mathématiques japonaises laissent entrevoir des perspectives touchant l'épistémologie des sciences, l'organisation des savoirs, le statut du savant lettré et la conscience qu'il en a, la structure de l'utopie, la vision de l'histoire, la réflexion économique et sociale, l'intégration et l'utilisation des connaissances importées de l'étranger, que cela soit directement ou indirectement.

Parmi les sujets abordés, émerge la figure de Honda Toshiaki. Ce personnage développe sa réflexion à un moment où, avec la crise de la fin du XVIII^e siècle, le confucianisme acquiert le statut d'idéologie sous la férule de l'État, avec les Hayashi. Une page est sans doute largement tournée en regard de l'époque où les premiers Tokugawa voulaient fonder une idéologie sur une conception bouddhique de la Terre pure, qui était la contrepartie rétributive d'une activité sociale bien accomplie dans chacun des métiers parmi la population, et où les idées confucianistes relatives aux devoirs sociaux jouaient, semble-t-il, un rôle d'adjuvant pour consolider le ciment social. Une pensée de plus en plus libérée se développe de façon multiforme, dont celle du génie multiforme Hiraga Gennani est un cas notable, qui a fait l'objet de études de Hubert Maës. C'est dans le cadre d'une remise en question de l'ordre, radicale mais idéelle, que prennent place les développements de Honda Toshiaki.

Son attitude intellectuelle s'étend à plusieurs domaines: scientifique, hollandiste, confucianiste, économiste? Là où l'on aurait pu réduire son œuvre à celle d'un confucianiste ou d'un éclectique, A. H. cherche à en

saisir la démarche première en prenant le confucianisme comme un point de référence, utilisé librement et avec recul. C'est la construction d'une forme d'utopie qui a en particulier retenu son attention. Elle s'interroge sur la nature de cette utopie qui n'est pas la simple description d'un monde idéal, ni non plus la simple satire ou la critique négatrice de la société dans laquelle vivait son auteur. Toshiaki procède à une description décalée en se référant aux deux pans de référence que sont l'Occident européen et l'ensemble formé par la Chine et le Japon, pris comme un tout. Il semble vouloir transposer un modèle sur fond de critique sociale. Il élabore une utopie d'un type particulier dont elle s'attache à démonter les ressorts, travail qui revient à mettre en lumière les rouages d'une pensée envisagée dans sa totalité.

Une question que l'on voit surgir, à travers l'analyse de l'utopie de Toshiaki, est de savoir comment dans ce type de construction s'organisent l'espace et le temps et les structures idéologiques. Les utopies sont-elles de pures projections d'un idéal inspiré de l'étranger, la réactualisation d'un passé idéal et, dans ce dernier cas, prend-on pour modèle le Japon ou, par comparaison indirecte ou comme contre-modèle, la Chine? N'a-t-on affaire qu'à de pures projections imaginatives? Le temps est-il conçu comme linéaire, réitère-t-il des cycles, prévoit-il des plages de renouvellement? L'idéal projeté dans le passé implique-t-il, en dernière analyse, qu'on entende remettre le pouvoir entre les mains de la personne impériale, ou le confier à la lignée familiale la plus vertueuse, à la population ou à une intelligentsia? Quelles ont été leur influence réelle comme dans le cas des utopies maitreyennes, qui se veulent l'actualisation d'un monde idéal et peuvent inspirer des mouvements de rébellion contre le temps et l'ordre dynastique ou envisager un avènement graduel d'un monde meilleur. Les utopies profanes offrent-elles une alternative de même type? Ont-elles des liens avec l'utilisation qui est faite du rêve et des visions depuis la fin de l'antiquité pour exprimer un idéal irréel, non avéré dans les faits (une lignée généalogique, par exemple) mais souhaité? L'époque a vu se déployer une panoplie d'utopies dont une typologie pourrait être entreprise.

Honda Toshiaki participe d'une réflexion sur la gestion politique et économique de la société, en affectionnant les données chiffrées et les statistiques, plus que la recherche de lois générales. La connaissance des règles le conduit à envisager des réformes institutionnelles aux plans politique et éducatif, en canalisant les énergies ou en orientant les souhaits de

la population, grâce au développement du commerce, notamment extérieur, dans le but de lutter contre les maux de la société. L'analyse de la réalité rejoint l'utopie comme l'arithmétique et le nature spontané ramenés à une antiquité idéale.

Depuis plusieurs années, Mme Horiuchi anime à l'Université Paris 7 un séminaire de recherche sur des figures de penseurs de la même époque, parmi lesquelles Kaiho Seiryō et Ogyū Sorai. À travers des écrits théoriques, ce sont leurs conceptions de la société, de l'économie, les mesures politiques qu'ils préconisent qui sont examinées, tout en se référant aux fondements de leur pensée et de leur idéologie qui provient pour une grande part du confucianisme. Dans ce séminaire, entrepris conjointement avec l'École française d'Extrême-Orient, la réflexion historique et économique de Guillaume Carré et les travaux de Jean-François Soum viennent alimenter la réflexion. Ce dernier est, en particulier, l'auteur d'une importante étude sur le confucianisme de l'école de Wang Yang-ming, Kumazawa Banzan, dont il a abordé l'œuvre et la pensée de façon critique. Cette étude envisage Banzan non seulement en tant que penseur confucianiste, qui est proche par certains côtés de son maître, Nakae Tōju, chez qui on observe une forte propension aux choses de la religion et à l'intuitionnisme accordé au sens moral, mais aussi en tant que penseur et réformateur politique et économique, ce qu'illustre l'œuvre concrète qu'il a réalisée «sur le terrain» dans le fief de Okayama. Un travail collectif d'intérêt général est paru sous sa codirection, en collaboration avec Mme Mieko Macé et moi-même, intitulé «Repenser l'ordre, repenser l'héritage, paysage intellectuel sous les Tokugawa» (2002).

M. Jacques Joly a entrepris des recherches sur la pensée de Andō Shōeki, personnage à la fois atypique et ancré, plus qu'il n'y paraît, dans la tradition, qui a proposé une vision de la société réformatrice en proposant une amélioration de l'état de la population et de l'économie dans les provinces japonaises. Tout comme Banzan, il a fondé ses idées sur une observation des faits sur le terrain, mais contrairement à lui il n'a disposé d'aucun pouvoir d'action. C'est pourquoi ses idées sont restées sans suite à son époque, mais ont joué un rôle d'utopie, liée notamment aux courants sociaux et marxistes au cours du xxe siècle, non sans quelques déformations de sa pensée.

Olivier Ansart a entrepris l'étude de plusieurs penseurs de l'époque des Tokugawa, parmi lesquels Ogyū Sorai (1666–1728), sur lequel il a écrit un essai touchant sa pensée politique, *L'Empire du rite* (1998).

Des travaux comparatistes, dus à des occidentalisans, apportent des données à l'histoire intellectuelle du Japon. Un spécialiste de Diderot et de son siècle, Nakagawa Hisayasu, s'est notamment penché sur des questions terminologiques, à partir des traductions, en japonais et en chinois (kanbun), du *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau par Nakae Chōmin. Il s'est attaché à montrer comment et pourquoi des erreurs, des biaisements et des glissements sémantiques, se sont glissés sous la plume de Chōmin, de façon volontaire et presque inéluctable, afin d'adapter sa terminologie à l'auditoire japonais de la fin du XIX^e siècle, auditoire qui n'était prêt à recevoir les idées occidentales que de façon sélective. Dans ses travaux sur les missions chrétiennes au Japon aux XVI^e et XVII^e siècle, ainsi que sur des ouvrages chrétiens japonais de la même époque, Jacques Proust a mis en évidence, avec érudition et à propos, les sources d'inspiration européenne auxquelles puisaient les missionnaires dans leurs ouvrages, dans leurs descriptions du Japon et dans les idées qu'ils ont apportées. Ces travaux, chacun dans leur genre, fournissent des informations précises et des suggestions stimulantes et enrichissantes pour le japonologue.

Concernant l'époque contemporaine, les travaux proprement dits sont assez peu nombreux, à l'exception de recueils de textes en traduction, de recueils d'articles dont certains concernent l'histoire de la pensée, ou d'articles de dictionnaires. Actuellement, Mme Marion Saucier notamment entreprend des travaux sur la pensée japonaise, telle qu'elle s'est constituée à l'époque Meiji, dans les figures de Fukuzawa Yukichi ou Kawakami Hajime. Le corpus des traductions est peu fourni lui aussi. Mentionnons *Le problème de la contingence* (1966) et *Structure d'Iki* de Kuki Shūzō; ce dernier ouvrage a fait l'objet d'une étude de Melle Jacqueline Pigeot. La psychanalyse japonaise intéresse certains milieux analytiques en France, notamment grâce au *Jeu de l'indulgence* de Doi Takeo (1988), ou à travers les travaux de Kawai Hayao, qui s'intéresse à la composante maternelle et féminine qu'il croit ancrée dans la psyché japonaise depuis l'antiquité.

RECHERCHES PERSONNELLES ACTUELLES

Mes recherches sont axées sur les courants de pensée religieuse, en portant une attention particulière sur la japonisation d'éléments venus de l'extérieur, en premier lieu le bouddhisme et plus précisément le boud-

dhisme de l'époque de Kamakura (1185–1232). Ce début du Moyen âge se distingue par une acclimatation accrue de ces courants venus du continent, à travers un certain nombre de figures de proue, comme Dōgen (1200–1253), Hōnen (1133–1212), Shinran (1173–1269), ou Myōe (1173–1232), personnages qui sont porteurs de préoccupations souvent communes mais qui les expriment dans des langages et des contextes différents. À cheval entre le *xvii*e et le *xviii*e siècle, de la fin du Moyen âge aux tout débuts de l'époque moderne, le milieu monastique produit des courants de pensée dont certains témoignent d'une réaction virulente contre les influences étrangères, alors que d'autres semblent résulter d'une lente évolution interne qui a fait s'associer ensemble des doctrines à nos yeux aussi disparates que le confucianisme, le shintō, le zen et le Nenbutsu.

Mes travaux sont actuellement centrés sur la figure de Dōgen, personnage qui a vécu cinq années en Chine au contact du bouddhisme zen et de ses différentes écoles qui attiraient alors l'attention des Japonais en raison de leur nouveauté. Les sources d'inspiration sont en conséquence à rechercher aussi bien en Chine qu'au Japon. Par-delà l'image bien établie de fondateur de la secte zen Sōtō au Japon, je tente par ces recherches de mettre en lumière ce que Dōgen a réellement été à son époque, ainsi que le projet qu'il a voulu mettre en œuvre. Dans une perspective plus large, il s'agit de circonscrire les contours qu'ont pris ces nouvelles écoles du zen au cours du Moyen Âge.

Dans un article de synthèse, j'ai fait le point sur les problématiques que posent plusieurs aspects de la pensée bouddhique à l'époque de Kamakura, y intégrant aussi bien les résultats de ses travaux propres que ceux d'autres historiens et spécialistes du bouddhisme. Le but était de dégager les perspectives qui s'offrent à la recherche dans ce domaine et qui ont sensiblement évolué depuis plus d'une décennie, grâce à un décloisonnement des spécialités. Plusieurs thèmes majeurs sont abordés touchant tant à la doctrine qu'à l'exégèse: l'universalité du salut, chez les hommes et les femmes, les clercs et les laïcs, ainsi que chez les «hommes de mal», les règles disciplinaires, la nécessité ou non de la pratique et le rôle de la foi dans l'économie du salut. Il apparaît que les doctrines les plus novatrices ne sont pas toujours à porter au crédit de mouvements qui ont fait figure de réformateurs, mais, après examen historique, à attribuer à des personnalités d'horizons divers qui ont influé les uns sur les autres.

J'ai engagé des recherches sur cette époque à cheval sur le *xvii*e et le *xviii*e siècle que l'on a pu appelé le «siècle chrétien», depuis l'introduction

du christianisme jusqu'après son expulsion aux débuts de l'époque moderne. À en juger par les réactions que cette foi étrangère a suscitées surtout parmi des prédicateurs bouddhistes issus des écoles zen et amidaïstes, on sait d'ores et déjà qu'à la différence de ce qui s'était passé en Chine, son interdiction répondait à des motifs politiques bien plus que religieux.

La pensée de l'époque suivante, celle d'Edo (1600–1868), est examinée à la lumière des interférences et des distanciations qui se sont produites entre le bouddhisme et le confucianisme, telles qu'elles apparaissent dans des traités comme ceux du moine Rinzai Takuan ou du confucianiste Hayashi Razan.

Je constitue par ailleurs un glossaire de termes philosophiques japonais, en partant des traductions proposées par les philosophes japonais eux-mêmes, de façon disséminée, dans le corps du texte de leurs ouvrages, en le complétant par les indications données dans les dictionnaires et glossaires existant depuis l'époque Meiji. Pour ce faire, il est envisageable d'utiliser les données que j'ai accumulées dans un recueil de termes techniques du bouddhisme (entrées en japonais, équivalents sanskrits, sens chinois, équivalents français), d'une façon non systématique mais en tâchant de relever les significations particulières de cette terminologie.

On peut envisager de constituer un corpus de traductions sur la pensée classique au Japon, sur le modèle de celui, très restreint, fait dans l'Encyclopédie philosophique universelle, aux Presses universitaires de France (PUF), dans le *Dicours philosophique*.

EN GUISE DE CONCLUSION

Les études sur l'histoire de la pensée ancienne et moderne (époque des Tokugawa) au Japon semblent, de prime abord, constituer un domaine de recherche que l'on a le plus grand mal à relier à celles sur le Japon contemporain (depuis l'époque Meiji). Conscients de ce fait, des chercheurs se sont attachés à montrer la continuité qui existe de fait entre les époques, tels Emmanuel Lozerand et François Macé, qui animent un séminaire abordant ces questions à l'INALCO, en mettant l'accent sur les continuités. L'étude de Ninomiya Masayuki sur le penseur Kobayashi Hideo, classé comme essayiste – mais le genre de l'essai n'est-il pas une forme privilégiée de la pensée japonaise? –, met l'accent sur ce qui relie

Pesthétique et les conceptions modernes au passé, notamment aux arts et aux théories de Motoori Norinaga. Cette rupture apparente tient sans doute déjà plus à nos propres conceptions a priori, à des découpages instaurés dans les manuels et au sein des établissements d'enseignement et de recherche, qu'à la réalité historique des faits envisagés. Elle est aussi le fait d'un apport massif et soudain de textes et d'idées en provenance de l'Occident, à partir du milieu du XIX^e siècle, qui vient renforcer cette impression de discontinuité. Une tendance, paresseuse, de voir les choses fait tracer une ligne de démarcation entre des «modes de pensée traditionnels» et une «modernité», au sein de laquelle aurait émergée (enfin) par exemple une philosophie digne de ce nom. Ce n'est pas parce qu'un penseur moderne fait appel à un langage philosophique, aussi élaboré soit-il, qu'il est philosophe, et que tout penseur du passé ne mériterait pas ce qualificatif. Par delà la disparité des contextes, c'est le problème de l'attitude mentale des penseurs japonais qui est posée.

Si je devais faire un bilan et une estimation des études sur la pensée japonaise, force sera de dire que, dans de nombreux cas, les recherches et les enquêtes sont seulement indirectes et biaisées – il s'agit de recouplements avec d'autres domaines, comme la littérature, l'histoire des religions –, et très peu abordent les questions de façon frontale, en mettant en œuvre des moyens intellectuels, méthodologiques ou matériels satisfaisants. Ce constat n'est pas une critique des auteurs, qui travaillent au contact d'une matière revêche ou d'un milieu éditorial exigeant. On peut dire que le meilleur de ces études est à attendre, qui se fonde sur des enquêtes historiques permettant de mettre en relief la signification des idées et des concepts utilisés par les penseurs japonais: c'est ainsi qu'un travail approfondi sur un milieu donné permet seul de savoir quelle est le sens et la portée exacte de termes et d'idées utilisés à son époque, si l'on a affaire à une pensée réelle, c'est-à-dire à des conceptions réellement envisagées dans leurs implications par un auteur, à de l'idéologie (simple couverture notionnelle permettant de justifier l'état des choses ou de la société), ou à une simple rhétorique verbale. L'utilisation de la rhétorique est une constante chez des personnages formés dans les études confucianistes et bouddhiques. Kūkai en est une illustration. De ce point de vue, l'étude de Atsuko Ceugniet sur le *Daigakuryō*, la formation des lettrés et les dissertations des étudiants, apporte de nombreux éléments pour dégager ce qui est pure forme littéraire, langage convenu, métaphores et pensée authentique. C'est en fait notre manque de connaissance de l'histoire

et des contextes historiques ainsi que des textes et des conditions de leur élaboration qui induisent des erreurs de jugements concernant les conceptions d'un personnage ou d'un ouvrage donnés. Dans ce sens, le corpus de ces textes ne demande qu'à être élargi de façon raisonnée et systématique, mais en bonne méthode, c'est-à-dire au moins fondée sur une critique historique.

BIBLIOGRAPHIE

GIRARD Frédéric

- 1986 Traduction de la section Dieu du chapitre La Religion de *Étude sur le bien* (*Zen no kenkyū*) (1911), du philosophe Nishida Kitarō (1870–1945), Cahiers pour un temps: Écritures japonaises, Centre Georges Pompidou, Paris, pp. 89–193.
- 1990A *Un moine de la secte Kegon à l'époque de Kamakura (1185–1333), Myōe (1173–1232) et le Journal de ses rêves*, Publications de l'École française d'Extrême-Orient, volume CLX, Paris, LXXXVIII+598 pages.
- 1990B Le Journal des rêves de Myōe, moine japonais de l'école Kegon, dans *Journal Asiatique* CCLXXVIII, n°1–2, pp. 167–193.
- 1993A En quel sens peut-on parler de philosophie au Japon?, dans la revue *Cipango, Cahiers d'études japonaises*, Paris, n° 2, pp. 115–123.
- 1993B À propos du chapitre «Le triple monde est ma seule pensée», du *Thésaurus de l'œil de la vraie Loi du moine Dōgen (1200–1253)*, dans la revue *Études indiennes et bouddhiques (Indogaku bukkyōgaku kenkyū)*, volume XLI, n°2, mars, pp. 744–748.
- 1994A Le moi dans le bouddhisme japonais, in *Ebisu, Études japonaises*, in *Bulletin de la Maison Franco-Japonaise*, Tokyo, n°6, juillet-septembre, pp. 97–124.
- 1994B Articles Confucianisme, Moralistes, Philosophes modernes (1860–1945), et Religion, *Dictionnaire de la civilisation japonaise*, Éditions Hazan, septembre, respectivement pp. 108–128, 334–337, 399–404, et 432–434.
- 1994C Le problème du moi dans le bouddhisme japonais (en japonais, *Nihon bukkyō ni okeru ga no mondai*), *Japanese Culture and Religions: Religions and Secularization*. International Research Symposium 8, International Research Center for Japanese Studies, pp. 29–39.
- 1995 Interférences entre courants religieux à l'époque d'Edo, in Japon Pluriel, *Actes du premier colloque de la Société française des études japonaises*, Éditions P. Picquier, pp. 53–63.
- 1996 La vie et la mort au Japon, in *La vie et la mort*, Actes du XXIV^e Congrès

- International de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française (ASPIF), tenu à Poitiers, 27–30 août 1992, Société Poitevine de Philosophie, Poitiers, pp. 189–193.
- 1996 Le chapitre «Vie et mort» du Thésaurus de l'œil de la vraie Loi de Dōgen, *Cahiers d'Extrême-Asie*, n°9, Mémorial Anna Seidel, Tome II, Kyoto, 1996–1997, pp. 299–311.
- 1997A Nouvelles considérations sur la formule «Arubeki yō wa chez le moine Myōe, *Cahiers d'études et de documents sur les religions du Japon*, École pratique des hautes études, Ve section, Centre d'études sur les religions et traditions populaires du Japon, Alpha Bleue, Paris, pp. 21–59.
- 1997B Le samādhi de réflexion sigillaire océanique chez Dōgen (1200–1253), *Le vase de beryl. Études sur le Japon et la Chine, en hommage à Bernard Frank*, Paris, Éditions Philippe Picquier, pp. 75–86.
- 1997C Le samādhi de réflexion sigillaire océanique chez Myōe (1173–1232), *Recueil d'études sur les doctrines de l'Ornementation fleurie (Kegongaku ronshū)*, Association pour célébrer le soixante-dixième anniversaire du professeur Kamata Shigeo (Kamata Shigeo hakase koki kinenkai), Daizō shuppan, Tokyo, pp. 989–1004.
- 1998 La philosophie au Japon, *Encyclopédie philosophique universelle*, volume IV, Le Discours philosophique, PUF, Paris, pp. 594–617.
- 1999 Introduction du Dictionnaire du Bouddhisme, *Encyclopaedia Universalis*, Albin Michel, septembre, Paris, pp. 7–8.
- 2000A Logique du lieu et expérience unitive de l'absolu: Nishida lecteur du Buddha?, dans *Logique du lieu et dépassement de la modernité*, volume I, *Nishida: La mouvance philosophique*, sous la direction d'Augustin Berque, Ousia, Bruxelles, pp. 217–246; et discussion d'autres contributions, pp. 181–187, 211–216, 336–337.
- 2000B Traduction et présentation de textes de Saichō, Kūkai et [Pseudo-] Genshin, dans *Religions, croyances et traditions populaires du Japon*, sous la direction de Hartmut Rotermond, Maisonneuve et Larose, Paris, pp. 188–208, 274–276, 457–470, 501–502.
- 2001A Co-édition de l'ouvrage *Repenser l'ordre, repenser l'héritage — Le paysage intellectuel sous le Japon des Tokugawa (1600–1868)*, DROZ-EPHE-IVE section, Paris-Genève, 2001–2002, en collaboration avec Mmes Annick Horiuchi-Baba et Mieko Macé, XXI + 524 p.
- 2001B Traduction de l'article du professeur Koyasu Nobukuni, Motoori Norinaga: Le Commentaire du Kojiki et la mise en valeur de la langue du Yamato, Japon Pluriel 4, *Actes du 4e Colloque de la Société Française des Études Japonaises*, publié sous la direction de Nadine Lucas et Cécile Sakai, Éditions Philippe Picquier, Arles, pp. 337–348.
- 2002A «Discours bouddhiques face au christianisme», dans *Repenser l'ordre, repenser l'héritage, Paysage intellectuel du Japon (XVIIe–XIXe siècles)*, pp. 167–208.

- 2002B Traduction et présentation de l'article de Ishii Kōsei, «L'idée de «sphère de co-prospérité de la Grande Asie Orientale» et la philosophie de l'école de Kyōto», revue *Cipango*, Paris, pp. 71–120.
- 2002C Le bouddhisme japonais et la paix, *Actes du XXVIII^e Congrès International de l'ASPLF*, Bologne, Italie, pp. 953–959.
- 2002A Traduction et présentation de l'article de Hirakawa Akira, «De la différence entre pénétration intuitive et connaissance dichotomique», *Cipango, Cahiers d'études japonaises*, numéro 10–hiver, pp. 169–227.
- 2003B Les phénomènes sont interdépendants, *Le Nouvel Observateur*, Hors-série, *La philosophie du bouddhisme, de la paix en soi à la paix du monde*, avril-juin, pp. 66–69.

Pensée japonaise

ALLIOUZ, Yves-Marie, et al.

1995 *Cent ans de pensée au Japon*. 2 tomes, Picquier, Paris.

ASUKA Ryōko

1993 *Vers la Terre Pure, Œuvres classiques du bouddhisme japonais*. L'Harmattan, Paris.

BERNARD, R. P. Henri

1938 Les premiers rapports de la culture européenne avec la civilisation japonaise, *Bulletin de la Maison Franco-Japonaise*, T. x, n^o1.

BERTHON, Jean-Pierre

1985 Ōmoto. Espérance millénariste d'une nouvelle religion japonaise, in *Cahiers d'études et de documents sur les religions du Japon*, VI, Paris.

BESINEAU

1998 *Au Japon avec João Rodrigues (1580–1620)*. Éditions du Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris.

BOURDON, Léon

1993 *La Compagnie de Jésus et le Japon, 1547–1570*. Centre Culturel Portugais de la Fondation Calouste Gulbenkian, Paris.

CEUGNIET, Atsuko

2000 *L'Office des études supérieures au Japon du VIII^e au XIII^e siècle et les dissertations de fin d'études*. École Pratique des Hautes Études, IV^e Section, Sciences historiques et philologiques, II Hautes Études Orientales, 33, Droz, Paris-Genève.

COBBI, Jane

1993 (textes réunis par). *Pratiques et représentations sociales des Japonais*, Recherches asiatiques, L'Harmattan, Paris.

DEBERGH, Minako

1980 Deux nouvelles études sur l'histoire du christianisme au Japon, *Journal Asiatique*, T. 268, fasc. 3 et 4.

DELEDALLE, Gérard

1976 Le Japon vu par un philosophe français, *Nichifutsu bunka, Revue de collaboration culturelle franco-japonaise*, n°32, Tokyo, Maison Franco-Japonaise, mars.

DOI Takeo

1988 *Le jeu de l'indulgence*. Paris, L'Asiathèque.

FAURE, Bernard

1987 La vision immédiate, nature, éveil et tradition selon le Shōbōgenzō, *Le Mail*, Paris, 1987.

1996 *Le bouddhisme*. Flammarion, Dominos, Paris, 1996.

FRANK, Bernard

2000 *Amour, colère, couleur, Essais sur le bouddhisme au Japon*. Bibliothèque de l'IHEJ, Paris, Collège de France.

FROIS, Luis

1993 *Traité de Luis Frois, S.J. (1585), sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*. Traduit par Xavier de Castro et Robert Schimpf, Éditions Chandeigne, Paris.

GIRA Dennis

1985 *Le sens de la conversion dans l'enseignement de Shinran*. Bibliothèque de l'IHEJ, Paris, Collège de France.

HEINEMANN, Robert

1989 Pensée et spiritualité japonaises, L'univers philosophique, *Dictionnaire universel de philosophie*, PUF.

1994 Bouddhisme, *Dictionnaire de la civilisation japonaise*. Hazan.

HORIUCHI, Annick

1994 *Les mathématiques japonaises à l'époque d'Edo (1600-1868) — une étude des travaux de Seki Takakazu (?-1708) et de Takebe Katahiro (1664-1739)*. Collection Mathesis, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.

HOSOI, A. et J. PIGEOT

1973 La structure d'iki, *Critique*, n°308, janvier.

HUISMANS, Denis

1984 *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Presses Universitaires de France.

ISHIGAMI-IGOLNITZER, Michiko

1991 *Ryōkan, Moine Zen*. Éditions du CNRS, Paris.

IZUTSU, Toshihiko

1997 *Le kōan Zen*. Fayard, L'espace intérieur, Paris, 1997.

JOLY, Jacques

- 1996 *Le naturel selon Andō Shōeki, Un type de discours sur la nature et la spontanéité par un maître-confucéen de l'époque Tokugawa: Andō Shōeki (1703–1762)*. Maisonneuve et Larose, Collège de France, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Japonaises.

KAMO no Chōmei

- 1968 *Notes de ma cabane de moine*. Gallimard, Connaissance de l'Orient, Gallimard, Paris.

KATŌ Shūichi

- 1985 *Histoire de la littérature japonaise*. 3 tomes, Fayard, Paris, 1985–1986.

KUKI Shūzō

- 1981 Propos sur le temps: I. La notion du temps et la reprise sur le temps en Orient; II. L'expression de l'infini dans l'art japonais (1928), in *Kuki Shūzō zenshū*. Iwanami, Tokyo, 1981.
- 1966 *Le problème de la contingence*. Traduction et introduction par Omodaka Hisayuki, Éditions de l'Université de Tokyo, Tokyo.

KUMAZAWA Banzan

- 1995 *Questions sur la Grande Étude, Daigaku wakumon*. Texte traduit, annoté et présenté par Jean-François Soum, Maison Franco-Japonaise, Tokyo.

LAVELLE Pierre

- 1997 *La pensée japonaise*. PUF, Que sais-je?, Paris.

LE BLANC, Charles et Alain ROCHER

- 1996 *Tradition et innovation en Chine et au Japon: Regards sur l'histoire intellectuelle*. Les presses de l'Université de Montréal, Presses Orientalistes de France, Montréal-Paris.

LINHARTOVA, Vera

- 1996 *Sur un fond blanc: Ecrits japonais sur la peinture du IX^e au XIX^e siècles*. Gallimard.

MACÉ, François

- 1986 *La mort et les funérailles dans le Japon ancien*. POF, Paris.
- 1988 Articles kami et shintō, *Grand atlas des religions*. Encyclopaedia universalis, Paris.

MAUCLAIRE, Simone

- 1992 «L'être, l'illusion et le pouvoir», Le complexe kojim/misaki selon un rituel de l'École d'Izanagi, *Journal Asiatique* CCLXXX, pp. 307–400.

MARUYAMA Masao

- 1996 *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*. Volume I, traduit du japonais par J. Joly, Paris, PUF (première partie de la traduction de l'original japonais du titre précédent, avec de nombreux remaniements dus à l'auteur).

- MATSUMOTO Nobuhiro
1928 *Essai sur la mythologie japonaise*. Geuthner, Paris.
- NAKAGAWA Hisayasu
1992 *Des Lumières et du comparatisme*. PUF écriture, Paris.
- NAKAMURA Hajime
1952 Une caractéristique de la Pensée Japonaise, La Dévotion Absolue à une Personnalité Déterminée, *Monumenta Nipponica*, vol. VIII, n°1-2, Tokyo.
- NAKIMOVITCH, Pierre
1999 *Dōgen et les paradoxes de la bouddhété*. EPHE, IVe section, Paris-Genève, Droz.
- NINOMIYA Masayuki
1995 *La pensée de Kobayashi Hideo, un intellectuel japonais au tournant de l'histoire*. Droz, Genève-Paris. (not. pp. 147-164).
- NISHIDA Kitarō
1991 *La Culture japonaise en question*. Traduit par Pierre Lavelle, POF, 1991.
- ŌSHIMA Hitoshi
1989 *Le développement d'une pensée mythique, Pour comprendre la pensée japonaise*. Éditions Osiris, Paris.
- ŌTANI Chōjun
1969 Pages de Shinran, *Bulletin de la Maison Franco-Japonaise*, Nouvelle Série, IX, n°1, PUF, Tokyo-Paris.
- PIGETO, Jacqueline
1982 *Michiyukibun, Poétique de l'itinéraire dans la littérature du Japon ancien*. Collège de France, OHEJ, Maisonneuve et Larose, Paris.
1997 *Questions de poésie japonaise*. Orientales, Paris, PUF.
- PINGUET, Maurice
1984 *La mort volontaire au Japon*. Paris, Gallimard.
- PROUST, Jacques
1997 *L'Europe au prisme du Japon, XVIIe-XVIIIe siècle*. Albin Michel, Paris.
- RENONDEAU, Gaston
1976 Le syncrétisme japonais, *Histoire des religions III, Encyclopédie de la Pléiade*. Gallimard, Paris, 1976.
- RENONDEAU, Gaston et Bernard FRANK
1970 *Le bouddhisme japonais*. Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, Paris.
- ROTERMUND, Hartmut O.
1970 *Les croyances du Japon antique*. Bibliothèque de la Pléiade, Histoire des religions, I, Gallimard, Paris.
1976 Les nouvelles religions du Japon, *Histoire des religions III, Encyclopédie de la Pléiade*. Gallimard, Paris.

1988 (édités par). *Religion, science et pensée au Japon*. Atelier Alpha Bleue, Paris.

SAKAI, Anne

1992 *La Parole comme art, Le rakugo japonais, Lettres Asiatiques, Japon*. Paris, L'Harmattan.

SOUM, Jean-François

2000A *Nakae Tōju (1608–1648) et Kumazawa Banzan (1619–1691), Deux penseurs de l'époque d'Edo*. Bibliothèque de l'IFEJ, Paris, Collège de France.

2000B (sous la direction de). *Religions, croyances et traditions populaires du Japon*. Maisonneuve et Larose, Paris.

STEIN, Rolf A.

1988 *Grottes-matrices et lieux saints de la déesse en Asie orientale*. EFEO, Paris.

1997 *Le monde en petit*. Flammarion, Paris.